



La Sorcière de Retournemer

Par Maurice CABS.

En plein bois de sapins, suspendu à l'escarpement d'un gros rocher dominant les gorges du Haut-Chitelet, à deux pas du lit rocheux et accidenté de la Vologne, courant en gazouillant vers le lac de Longemer, on peut voir encore aujourd'hui un amas de décombres qui fut jadis une maisonnette gaie et ensoleillée, où régnait le bonheur.

Dans cette demeure isolée - semblable à toutes les maisons forestières des Vosges - vivaient, avant la guerre franco-allemande deux jeunes époux, Jean Dutôt et Catherine Houtré, si unis, si heureux, si contents de leur modeste sort, si amoureux surtout l'un de l'autre, qu'on ne désignait le couple que sous ses prénoms réunis, les « Jean-Catherine ».

Le mari, un solide gars, d'une taille moyenne, bien campé sur de fortes hanches, était un charbonnier qui avait eu la bruyère pour berceau. Grandi loin du village, il avait fait de la forêt native sa maison. Il savait le nom et le vol des oiseaux, les mœurs des fauves, les vertus des plantes. Il se connaissait en champignons mieux qu'un botaniste et, le dimanche venu, confectionnait pour sa femme des rôties de ceps et de civets d'écureuil dont un gourmet se serait léché les doigts.

Catherine avait vingt ans, de beaux yeux noirs très vifs, une bouche mignonne, de belles dents et des fossettes dans les joues. Elle tenait au chalet forestier un petit débit où elle servait le *kirsch* et le *schnick* aux bûcherons et schlitteurs qui sillonnaient la montagne.

La troisième année d'une union toute de paix et de félicité parfaites devait apporter à la maisonnette une grande joie suivie bientôt d'une grande douleur. La joie fut l'arrivée d'une fille qu'on appela Manette. Aux heures de repos, Jean et Catherine restaient en contemplation devant le berceau du petit être, l'admirant, l'adorant comme une divinité. Le soir, tandis que le souper cuisait en plein air, on entendait la ménagère qui berçait son marmot en chantant lentement une vieille complainte, courant d'écho en écho. La flamme des fournaies voisines promenait ses rouges lueurs sur cette scène familière et, tout en haut, les étoiles, entre les branches des hêtres, clignaient leurs yeux d'or.

L'enfant souriait aux étoiles, clignait des yeux comme elles et s'assoupissait pendant que la mère poursuivait sa chanson et que le père mangeait à la hâte un « morceau » en regardant la *petiote* s'endormir...

Ce bonheur semblait trop complet pour être durable. La douleur, ce fut la déclaration de guerre, le départ précipité de Jean appelé un des premiers à la frontière, puis l'envahissement du territoire et l'attente angoissante de nouvelles qui n'arrivaient point.

Un jour, la femme d'un bûcheron de la forêt, dont le mari servait au régiment de Jean, s'en vint trouver Catherine.

- Ma pauvre Kate, lui dit-elle, voici une lettre de Pierre... Il faut vous armer de courage, car j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

Catherine poussa un long gémissement et se laissa tomber sur un siège...

Jean, placé aux avant-postes, avait été surpris par l'ennemi et massacré sans doute ; on le portait disparu. Étant donnée sa bravoure, tout faisait prévoir qu'il était mort « au champ d'honneur »...

Sous ces imposantes masses granitiques qui entourent le lac de Retournemer et que surplombent la *Roche du Diable* et la route de la Schlucht, s'ouvrent plusieurs grottes auxquelles on parvient par un véritable sentier de chèvres. L'une d'elles, la plus grande, a l'aspect d'une salle irrégulière qui paraît, à première vue, se terminer en cul de sac, à peu de distance de son ouverture. Cependant, sur la droite existe une fissure qui se continue en un long couloir et descend jusqu'au niveau du lac en aboutissant à une sorte de rotonde spacieuse dont la voûte s'élève à plus de vingt mètres. Cette grotte, inhabitée aujourd'hui, donnait asile, à l'époque de la guerre, à une singulière créature. Le sol, recouvert d'un sable fin, était encombré d'objets étranges et de meubles grossiers. Dans une encoignure formant cheminée, flambait un feu clair de bruyères et de genévriers. Tout autour, perchés sur des pointes de roches, dormaient des hiboux, des chouettes et des corbeaux. Près du feu, à côté d'un grand chien noir et de deux chats rouges, une forme humaine était assise sur un escabeau, chauffant ses mains sèches et tremblantes à la flamme ou remuant avec un bâton le contenu d'une chaudière. C'était la Fouchon, la sorcière de Retournemer. Nul ne connaissait son âge, de tous temps on l'avait vue vieille et courbée. Elle composait des philtres et des remèdes pour les hommes et les animaux et la clientèle ne lui faisait point défaut dans ce pays superstitieux à l'excès où florissent encore de nos jours les sorcières, les sotrés, les jeteurs de sort et les loups garous.

Mais voici qu'une autre forme humaine enveloppée d'un châle sombre se montre à l'entrée de la rotonde. C'est Catherine Dutôt.

- Que vient faire ici la « Jean-Catherine » ? demande la sorcière qui s'est levée péniblement.

- Te consulter, ma bonne Fouchon sur le moyen de sauver ma petite Manette qui se meurt du croup et sur le sort de mon pauvre Jean, disparu depuis dix-huit mois et qu'on me dit mort à la guerre...

En même temps, elle dépose plusieurs pièces blanches dans la main de la Fouchon qui commence à psalmodier, dans une langue inconnue, une

bizarre incantation. Les oiseaux, brusquement réveillés, se mettent à battre des ailes et à jeter des cris discordants qu'accompagnent les hurlements du chien et les miaulements des chats. Elle consulte longuement un jeu de cartes crasseux et relevant enfin sur Catherine ses yeux qui brillent ainsi que des tisons dans sa face parcheminée :

- Réjouis-toi, ma Kate, ton mari n'est pas mort. Tu le reverras d'ici peu. Quant aux jours de ta fille, ils sont comptés et ne pourraient être rachetés qu'au prix d'un crime. Il faut au destin son compte d'âmes. Voici deux flacons. L'un contient un remède pour l'enfant. Quant à l'autre, c'est un breuvage composé de façon à donner la mort sans souffrance à quiconque l'absorbera. Il ne laissera aucune trace, n'éveillera aucun soupçon. Si tu veux sauver ta fille, arrange-toi pour le faire boire à la première personne, homme ou femme, qui se présentera chez toi, après ton retour. La mort veut une proie, il faut la lui donner...

Catherine esquisse un geste d'horreur. Mais songeant à l'enfant qui se meurt dans son berceau, à la maison forestière, elle saisit les deux flacons et se rue au dehors, où la nuit vient à grands pas, où le ciel se fond avec la montagne...

Revenue au berceau de Manette qui râle, Catherine écoute anxieusement les bruits de la forêt, disposée à tous les crimes pour sauver le petit être qui se débat contre la mort. Si, au moins, le hasard amenait chez elle un de ces contrebandiers allemands qui, souvent, à la tombée du jour, s'arrêtent au débit depuis le tracé de la nouvelle frontière ! Sans remords, elle lui servirait le philtre. N'est-ce point à cette race maudite qu'elle doit la disparition, sinon la mort de son Jean ? Mais, chut, on frappe... Un homme entre. Il est courbé en deux et se traîne, péniblement appuyé sur un bâton. De longs cheveux recouvrent son visage et dissimulent ses traits. Il semble tellement essoufflé par la montée qu'il ne peut prononcer une parole. Sans doute il est poursuivi par quelque douanier...

- Que dois-je vous servir, brave homme, dit Catherine résolue et comprimant avec sa main les battements de son cœur.

L'étranger a désigné le litre de kirsch. Sans être vue, Catherine a rapidement versé le contenu du flacon dans le litre qu'elle place devant le nouveau venu qui emplit son verre et le vide lentement...

- Que c'est bon, dit-il en remettant son verre sur la table. Cela réchauffe ! Tiens ! Qu'ai-je donc, la tête me tourne. C'est sans doute l'effet de la liqueur, j'ai bien cru cependant n'en plus boire, du bon kirsch de mon pays !

Au son de cette voix, Catherine avait tressailli :

- Que voulez-vous dire, demanda-t-elle, la gorge serrée par l'émotion, du kirsch de votre pays ? Mais, qui êtes-vous donc ? L'étranger avait rejeté son manteau.

- Qui je suis, ma Kate chérie ? Mais ton Jean qui revient des prisons allemandes, un peu estropié, presque voûté, mais t'aimant comme au premier jour...

- Jean Dutôt ! mon Jean ! Ah ! malédiction sur moi... Cela est-il possible ?

Catherine, les traits bouleversés par la terreur, s'est élancée vers le mendiant que ses jambes refusent de porter et qui est retombé sur sa chaise. D'un geste rapide, elle écarte les cheveux qui recouvrent la figure de son mari, puis elle contemple un instant ce visage où déjà la mort étend ses ombres...

- C'est lui... oui, c'est lui... et je l'ai... Oh maudite ! misérable et maudite !

Alors elle bondit, la tête éperdue, vers la porte. Les cheveux au vent, les yeux sortis de leurs orbites, elle prend sa course à travers la montagne ; elle dévale les sentiers abrupts, dans une course folle, du haut en bas des rochers, jusqu'au bord du lac où elle se précipite. Un bouillonnement, quelques cris inarticulés et les eaux bleues et tranquilles se referment sur leur proie...

Le lendemain, on enterrait ensemble le père, la mère et l'enfant que le philtre de la sorcière n'avait point sauvé. La petite maison fut religieusement fermée et nul ne l'habita depuis. Elle céda peu à peu aux coups du temps, aux rafales des vents du Nord. L'éboulement d'un rocher acheva l'œuvre de destruction commencée. Des décombres seuls rappellent une légende qu'on ne compte aux étrangers qu'avec un frisson...

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges* 1900,
par Léon Louis, p. 46-50.
(Extrait de la *République française*,
journal politique quotidien du soir, fondé par Léon Gambetta).